

« Travailler aujourd'hui : ce que révèle la parole des salariés » de Nicolas Latteur

Nicolas LATTEUR, 2017, *Travailler aujourd'hui : ce que révèle la parole des salariés*, Mons, Éditions du Cerisier, 426p.

Dans son livre, Nicolas Latteur souligne la nécessité de repenser le travail en Belgique comme un acte fondamentalement politique et conflictuel. En rassemblant quarante-quatre témoignages de salarié·e·s, l'auteur entend s'engager fermement dans une perspective d'émancipation des travailleuses et des travailleurs. Son livre s'adresse aux chercheur·euse·s mais reste accessible à un public curieux de découvrir une parole peu présente dans l'espace public.

Latteur soutient qu'en Belgique les entreprises, les managers, les institutions, les représentant·e·s politiques, voire parfois certain·e·s syndicalistes monopolisent le discours sur le travail. Et ce, afin de justifier ou de naturaliser leurs décisions. Pour eux, les changements d'organisation du travail ne seraient qu'un ensemble de choix « rationnels ». Le travail représenterait un « coût » qu'il faudrait constamment diminuer. Quant à la souffrance et aux corps usés des travailleuse et des travailleurs, il s'agirait d'externalités inévitables. De ce fait, alors que les salarié·e·s réalisent le travail, ceux-ci, paradoxalement, ont rarement l'occasion d'exprimer ce qu'ils vivent.

C'est afin de répondre à ce déséquilibre que dans son livre, Nicolas Latteur décide de laisser une place considérable à la parole des salarié·e·s. À partir d'entretiens semi-directifs réalisés en Belgique entre 2013 et 2016, il réunit les témoignages de travailleuses et de travailleurs de tous les secteurs d'activité du marché du travail belge et qui occupent des positions hiérarchiques variées : caissier·ère·s, assistant·e·s social·e·s, ouvrier·ère·s, infirmier·ère·s, cadre, fonctionnaire... Leur unique point commun : appartenir au salariat.

Avant d'en arriver aux récits des travailleuses et des travailleurs Nicolas Latteur précise sa méthode de travail. Les entretiens ont été réalisés sur base de questions ouvertes abordant l'expérience de travail et l'évolution des conditions dans lesquelles il s'exerce. Ces entretiens ont été effectués individuellement. Cette configuration a été privilégiée car les récits confiés touchent tant aux parcours professionnels qu'aux parcours intimes des salarié·e·s. Une fois rédigé, le contenu des entretiens a été relu et validé par les témoins. Nicolas Latteur rappelle également que les salarié·e·s ne sont pas libres de s'exprimer à propos de leur travail et qu'ils encourent un risque en le faisant, c'est pour cela que l'ensemble des entretiens ont été anonymisés.

Afin de laisser au lecteur l'opportunité d'écouter réellement les travailleuses et les travailleurs mais également dans une perspective de réappropriation du récit du travail par ces dernier·e·s, les entretiens se suivent sans que l'auteur ne les commente. Ils sont simplement divisés en chapitres et comportent un titre et des intertitres décidés par l'auteur afin de guider la lecture. Les salarié·e·s y racontent leurs conditions de travail, d'emploi, ainsi que leurs parcours professionnels. Nous y découvrons les effets de ce travail sur leur vie intime, leurs souffrances, leurs doutes, l'individualisation du marché du travail, mais aussi les résistances et les fiertés. Dans ces récits se côtoient les batailles, les attentes, les victoires et les humiliations qu'elles et ils endurent. Les carrières sont souvent subies, rarement choisies. Pour autant, le travail définit une part importante de l'identité des salarié·e·s. Les entretiens racontent des luttes individuelles ou collectives pour la définition de cette identité et la préservation de la dignité des travailleuses et des travailleurs.

Au terme des entretiens, Latteur propose une analyse de ce matériel empirique conséquents en dégagant les éléments récurrents présents dans les récits. Le premier point est la distorsion entre le travail prescrit par les cadres, le management, les institutions, et le travail réel, celui que vivent et réalisent les salarié·e·s. Les travailleuses et les travailleurs doivent fournir un travail de qualité tout en étant contraint·e·s à des quotas de productivité qui les empêchent de réaliser leur travail correctement. Cette distance, toujours grandissante, est une source de souffrance pour les salarié·e·s. Une deuxième distorsion, liée à la première, est celle du discours politique énonçant des dictats de « mise en action » et de « responsabilisation » des travailleuses et des travailleurs alors même que ce sont eux qui accomplissent le travail. La question de l'organisation est ainsi « dépolitisée » par l'acteur politique lui-même.

Lateur liste ensuite l'ensemble des obstacles dressés sur le chemin des salarié·e·s pour reprendre le contrôle de leur travail. Il souligne que ces obstacles peuvent être, et sont généralement, cumulatifs. La précarité ambiante, les institutions et les politiques qui organisent la reproduction des rapports salariaux, leur retirent toute capacité d'action. L'organisation du travail individualisante contraint les salarié·e·s à adhérer aux « mensonges »¹ et doubles discours de leurs entreprises. Enfin, la division des travailleuses et des travailleurs et les discriminations, ou encore l'inaccessibilité des syndicats due à une bureaucratisation croissante, empêchent les salarié·e·s de se rassembler et d'agir sur leur cadre de travail.

L'auteur propose des pistes de réflexions et d'émancipation en reprenant une idée fondamentale énoncée par Karl Marx, pour qui l'émancipation des travailleuses et des travailleurs ne peut se réaliser que par les travailleuses et les travailleurs iels-mêmes, légitimes et compétents à parler de leur travail. Ainsi, les salarié·e·s, bien qu'opprimé·e·s, seraient des éléments actifs de leur propre émancipation. Là réside la grande pertinence de ce livre : en accordant une vraie place à la parole des travailleuse et des travailleurs, Latteur nous montre comment ceux-ci, à travers leurs récits sensibles, s'avèrent conscients des enjeux du monde du travail et capables de développer un discours analytique. Comme le souligne Sophie Bérout dans la postface de l'ouvrage, ce livre propose « de partir du travail comme expérience concrète, individuelle ou collective, pour faire de la connaissance pratique des travailleuses et des travailleurs le fil d'un nouveau projet d'émancipation » (Bérout, 2017 : 426).

1 Nicolas Latteur reprend ici la notion de mensonge développé par Christophe Dejours dans *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, 1998.

Un autre aspect développé par Latteur est la nécessité de diminuer tout ce qui réduirait l'autonomie des travailleuses et des travailleurs. Il mentionne par exemple la notion d'expérience telle que définie par Danièle Linhart. Cette expérience, composée de trois éléments (métier, durée et réseau socio-professionnel), constitue un outil crucial qui permet aux salarié·e-s de s'affranchir des contraintes du monde du travail. Les trois composantes de cette expérience sont cependant constamment mises à mal par l'évolution du marché du travail et de ses formes d'organisation.

L'auteur évoque enfin la question des syndicats et souligne la nécessité d'un syndicalisme d'action et indépendant. Nicolas Latteur entend par cela la définition développée par René Mouriaux, d'un syndicat qui ne soit pas subordonné à un parti politique mais qui se dote lui-même d'un instrument politique afin de défendre ses actions et ses options dans le champ politique. Il « suppose ainsi l'activité et l'aptitude politiques des salarié·e-s à construire des mobilisations collectives ». Dans les entretiens, des salarié·e-s racontent comment, alors qu'ils ne sont pas adhérent·e-s d'un syndicat, ils agissent et tentent de créer une résistance collective. Les syndicats sont souvent perçus comme des acteurs lointains et inaccessibles. Les syndicalistes, quant à eux, ont l'impression de ne plus avoir de base et de ne pouvoir agir qu'à la marge, glissant vers la cogestion, et compartimentant leur action à partir des recommandations des entreprises. Latteur propose donc de revenir aux fondamentaux du syndicalisme : il rappelle que la loi étant elle-même une conséquence des rapports de forces présents dans la société, la lutte syndicale a souvent précédé le droit de l'accomplir.

Si le livre fait une proposition originale en choisissant délibérément de limiter la place de la réflexion du chercheur·euse et de donner une place prépondérante à la parole des travailleuses et des travailleurs, nous pourrions cependant regretter le manque d'analyse du contexte du marché du travail belge dans lequel prennent place ces récits. À l'instar de *La misère du monde* de Pierre Bourdieu (1993), ce livre aurait également bénéficié de l'intégration de récits de travailleuses et de travailleurs venant d'autres pays, permettant par exemple d'étudier les conditions des travailleuses et des travailleurs migrant·e-s et de généraliser les analyses développées par Nicolas Latteur. Sans que cela ne soit précisé, nous ne savons pas non plus si, parmi les salarié·e-s interrogés, certain·e-s sont néerlandophones. Dans le contexte belge, la comparaison de la représentation du travail des employé·e-s des deux côtés du pays semble tout à fait essentielle.

AUTEUR·E

Charlotte DUMONT, Doctorante au centre de recherche METICES
charlotte.mav.dumont@ulb.be

Bibliographie

BOURDIEU P., 1993, *La misère du monde*, Paris, Seuil

LINHART D., 2015, *La comédie humaine du travail*, Paris, Erès.

DEJOURS C., 1998, *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil